

ALAIN PERROCHEAU

AU-DELÀ DES  
TENÈBRES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042522889

Dépôt légal : octobre 2025

*Vice et vertu sont parents comme diamants et charbon.*

Karl Kraus

*La guerre est une serre pour l'attention et le mutisme. La  
faim, la soif, la peur de la mort rendent les mots superflus.*

*À vrai dire, ils sont totalement inutiles. Dans le ghetto  
et dans le camp, seuls les gens devenus fous parlaient,  
expliquaient, tentaient de convaincre. Les gens sains  
d'esprit ne parlaient pas.*

Aharon Appelfeld



# 1

La nuit avait blanchi tout à coup. Le roulis du bateau l'avait aidé à s'endormir. Il le forçait à présent à se réveiller. Jan frissonna, s'appuya sur le rouleau de cordage qui avait supporté sa tête, puis fit effort pour se relever. Vers l'est, la mer grise s'argentait de la lueur de l'aube. Sans se préoccuper des hommes qui s'affairaient sur le pont, il porta son regard vers le sud, en même temps que le cargo amorçait une courbe sur sa gauche. Une ville aux contours troubles apparut dans la clarté pâle du matin.

— C'est Dunkerque, lui dit l'un des marins. J'y suis déjà venu avant la guerre, mais aujourd'hui, je reconnais juste le phare. Le reste est tellement détruit !

Écarquillant les yeux, il vit qu'en effet la ville était défigurée. En approchant, l'évidence éclatait, elle avait sauté comme tant d'autres. Ici aussi, les combats avaient été terribles. Les ruines évoquaient celles qui avaient encombré tant de mois sa mémoire, écrasant de leurs gravats ses années polonaises. Varsovie, champ de ruines, cimetière pour les siens et pour des millions d'autres. Sa Pologne, après les nazis, tombée sous de nouveaux jugs...

Le port s'ouvrait à eux. On distinguait dans le chaos des amas ternes, des mâts de petits chalutiers émergeant d'un bassin, et quelques grues massives encore immobiles. Sur les quais cependant, la vie d'un nouveau jour semblait vouloir s'animer. Jan reconnut vaguement sur la gauche la plage de Malo-les-Bains. Un souvenir clignota dans son cerveau. Sur cette grève, il était venu aux temps heureux de son enfance, avec madame Damiette et sa fille Julie. Ils avaient joué tout le jour sur le sable et dans l'eau froide. Il y avait si longtemps !

Le cargo côtoya la longue jetée, juste reconstruite. Puis s'engagea plus avant dans le chenal et manœuvra pour accoster sur un quai tant bien que mal réparé, que des aides à la navigation lui indiquèrent. Les lourdes amarres furent jetées puis enroulées autour d'une borne en béton. Quelques minutes encore, et une passerelle fut jetée avec fracas. Deux marins descendirent et vérifièrent sa stabilité et la bonne immobilisation du navire. Jan salua les trois matelots les plus proches. Il leur souhaita bon courage pour décharger le charbon silésien qu'ils étaient venus livrer.

— À plus tard, peut-être dans la soirée viendrez-vous boire une bière avec moi ?

Et, son sac sur l'épaule, il posa le pied sur l'appontement. À peine eut-il le temps de fixer du regard les entrepôts les plus proches qu'un homme en costume de douanier lui fit signe d'avancer. Il dut montrer ses papiers.

— Ah, dit-il en les lisant, vous êtes polonais, mais né est France ?

— En effet...

L'autre lui rendit ses documents d'identité :

— Ça va. C'est une bonne idée de rentrer en France. Il y a tant à reconstruire ici. On a partout besoin de main-d'œuvre. Dunkerque a trop souffert et le port a failli être rasé.

Jan ne dit rien, songea qu'en Pologne aussi, il y avait tant à reconstruire, tellement plus, peut-être... Après un dernier coup d'œil au cargo qui l'avait ramené, il s'éloigna d'un pas pesant. Il n'était pas huit heures, mais le port commençait à bruire de son agitation quotidienne. Des appels et des coups de marteau retentissaient dans un air limpide et maintenant presque lumineux. La journée serait ensoleillée. Jan voulait aller à Lens, mais il n'était pas pressé d'y arriver. Jadis, il avait débarqué à la gare de Dunkerque, puis traversé la ville à pied pour rejoindre la plage de Malo. Une bouffée de nostalgie, comme un ballon d'oxygène, lui emplit les poumons et irrigua son cerveau. Avant toute chose, il voulait retrouver le parfum de ce jour de bonheur si parfait, comme l'enfance peut seule en procurer.

Au-delà de quais encore vides, il gagna une grande place envahie de décombres, et prit sur la gauche une voie qui se prolongeait par un pont de fortune, au-dessus du canal des Wateringues. Après quelques minutes de marche, il déboucha sur un terre-plein qui livrait à la vue une longue étendue de sables fins, terminée au loin par des dunes tourmentées. Mais seule, une partie de la plage avait retrouvé sa fonction de plaisirs balnéaires. Le reste était encore encombré de vestiges des années terribles : pieux de bois parfois éclatés, barres de fer rouillées, plaques de béton fracassées. Chaque marée haute devait les circonscrire. Une illusion, sonore autant que visuelle, traversa l'imagination de Jan. Des cris jaillissaient de la plage noire de monde, joie et courses des enfants, et souffles du vent qui faisait claquer les cerfs-volants, sur ce vaste espace limité par des cabines élégantes aux rayures bicolores...

Un vieil homme marchait seul devant Jan. L'entendant venir, il se retourna, le regarda un instant détailler le paysage puis vint vers lui.

— Vous voyez, jeune homme : les ravages de la guerre ! Une bien triste chose, la pire dont les hommes soient responsables.

Jan fut tenté de passer outre, de ne pas l'entendre. Des flashes de Varsovie ravagée lui lançaient des poinçons de douleur dans la tête, tandis que l'autre reprenait :

— Quel gâchis ! Regardez le front de mer. Les si fières villas ne sont plus que vestiges. J'ai bien peur qu'il faille démolir ce qui reste. Toutes ces carcasses sont trop fragilisées. Plus loin, tenez, ils ont déjà commencé à reconstruire. Ils ont simplement étendu les décombres pour faire un terrassement qui surplombe un peu la grève. J'ai vu les bulldozers arriver et entrer dans la danse. Ah, il ne leur a pas fallu longtemps pour aménager cet espace ! Quand je pense qu'autrefois on n'avait que nos pioches, nos pelles, nos brouettes et nos bras pour aplanir et transporter ! Le problème, c'est que ça coûte cher. C'est pour ça qu'ils ne l'ont pas fait sur toute la longueur. L'argent manque. Mais peut-être qu'avec le temps... Tout est encore loin d'être dégagé. Il reste toujours des traces du haut

mur de béton que les Boches avaient élevé en travers de l'avenue de la Mer pour faire un obstacle conséquent, si jamais un débarquement allié devait avoir lieu par ici. Vous pouvez aller voir par vous-même, là-bas, au-delà de ce triangle de toit et de cette cheminée qui pointent vers le ciel.

Jan ne voulut pas lier conversation. Il n'était venu sur cette plage que pour y retrouver des bribes de souvenirs. Il rejeta la proposition du vieux et crut bon d'ajouter :

— Je vous remercie, monsieur, mais c'est en ville que je dois me rendre maintenant. Bonne journée. Savez-vous où je pourrais trouver une banque pour changer de l'argent étranger ?

— Mais certainement, jeune homme. Avancez vers l'hôtel de ville, vous trouverez tout ce qu'il vous faut.

Ils se séparèrent. Jan remonta vers le centre, traversa le canal et parvint à un carrefour où se dressait une grande colonne de la Victoire. Étonnamment, elle était encore debout. Comme un symbole dressé entre les cicatrices du passé et les espoirs vertigineux de l'avenir. Les grilles entourant son piédestal avaient été tordues, mais, miraculeusement, ni le fût ni la statue de la Victoire, qui dataient des années après la Première Guerre, ne semblaient avoir subi les foudres destructrices. Autour, de nombreuses constructions demeuraient de guingois, parfois éventrées, le papier peint d'un salon encore visible, parfois réduites à des tas de pierres disloqués. D'autres, juste à côté, étaient en cours de restauration et parfois même de reconstruction. Des maçons, par trois ou quatre, s'y affairaient avec un bel entrain de début de journée, la ferveur de travailler à l'érection d'un monde nouveau.

Retrouvant la place jonchée de décombres, qu'il avait vue deux heures plus tôt, il aperçut une tour octogonale au sommet à peine tronqué surmonté d'un vitrage de lampe semblable à la lanterne d'un phare. Il s'avança sur le quai des Hollandais. La plaque pendait encore au coin d'un mur d'une maison à la toiture éventrée. L'île de la Citadelle était, elle aussi, en plein chantier, mais nombre de hangars étaient sans toits, ouverts aux quatre vents. Il prit une petite rue à gauche

et d'un seul coup se trouva à l'arrière de l'hôtel de ville. Malgré de nombreux stigmates, le bâtiment avait encore fière allure avec son beffroi ouvragé, ses murs de briques rouges et de pierres blanches. Jan découvrit son ampleur depuis la place qui s'ouvrait à l'avant. Tout autour, les maisons avaient souffert. Les toitures avaient dû être magnifiques, mais c'étaient à présent les parties les plus endommagées. Des explosions multiples avaient dû sans rémission les atteindre et les anéantir. Là aussi, on travaillait d'arrache-pied. Des convois de charrettes débarrassaient les gravats inutilisables et les portaient dans la campagne, pour consolider les chemins des marais.

Il trouva la banque et y entra. Il put changer tous les zlotys qu'il avait gagnés durant les derniers mois de l'année précédente aux travaux de reconstruction de Varsovie, puis sur le port de Gdansk, en attendant de trouver à s'embarquer sur un navire pour la France. La somme en francs qu'il avait en poche lui parut bien faible au regard du nombre de zlotys qu'il avait laissés. Mais il ne s'inquiéta guère. Avec le courage qui ne l'avait jamais abandonné, il saurait bien se réacclimater à ce nord si laborieux. Il retrouverait du travail pour s'en sortir. Poursuivant sa marche, il atteignit le beffroi Saint-Éloi. La haute tour se dressait fièrement et n'avait pas trop enduré. Ce n'était pas le cas de l'église à laquelle il avait servi de clocher, bien qu'elle en fût séparée par une rue. Combles et faîtages s'étaient effondrés. Les vitraux éparpillés par quelque explosion, les hautes arcades demeuraient béantes. Le chevet était littéralement découronné. Que de travail pour lui redonner digne allure ! Des tombereaux de pierres et de débris métalliques couvraient les espaces environnants. Le cœur de la ville, qui avait dû être si rayonnant, n'était que vestiges et désolation. Dunkerque avait la même odeur de mort, qui poissait l'air et faisait tourner la tête. Et pourtant, ce n'était rien à côté de Varsovie...

Il décida de pousser jusqu'à la gare. Traversant la place Jean-Bart, dont la statue intacte, le doigt pointé vers le ciel, était une autre image du défi des Dunkerquois, il poursuivit la rue sinueuse, puis obliqua à gauche. Il longea un autre square, lui aussi malmené. Un monument grandiose à l'autre extrémité

l'interpella. C'était une sorte de mur de pierre rouge, surmonté d'une colonne carrée, elle-même couronnée d'une statue de bronze représentant Jeanne d'Arc, les deux bras appuyés sur une épée la pointe vers le sol. Jan s'en approcha. Un écriteau de fortune indiquait « Monument à la mémoire des fusiliers marins tombés durant la Grande Guerre ». Sur un bas-relief couraient de nombreux personnages au profil déterminé, canonniers et marins marchant fièrement vers une Victoire ailée qui leur montrait le chemin. Les sculptures avaient, ici ou là, été cinglées par des balles et gardaient de nombreux impacts, mais l'ensemble avait résisté et gardé son intégrité. Encore un vestige du courage du peuple dunkerquois.

Il atteignit enfin la gare. Elle lui sembla plus petite que dans son souvenir. Il se renseigna sur les trains en partance pour Lille. Il y en avait un dans deux heures, mais à Lille, il serait obligé d'attendre quatre heures pour avoir la correspondance avec Lens. Un autre train, plus tard, lui permettrait d'attraper, en arrivant à Lille, celui partant pour Lens. Il décida de prendre son temps et retourner dans les rues de Dunkerque, se disant que, s'il retrouvait le petit vieux de la plage, il en saurait un peu plus sur les faits de guerre dans cette ville.

Il flâna nonchalamment dans le quartier, puis fut tenté de revenir vers le centre. Le soleil était haut maintenant. C'était une belle journée de mars, des souffles revigorants venaient de la mer. Il pensa un moment rejoindre le quai où s'était amarré le navire charbonnier qui l'avait amené. Il décida finalement de revenir sur le rivage. Arrivant place Jean-Bart, il sentit brusquement la faim tourmenter son estomac. Il était bientôt midi. Il n'avait rien avalé depuis la veille au soir, sur le cargo. Quoi de plus naturel que de se sentir tout à coup affamé ? Par chance, il remarqua, à un angle de la place, un bistrot dont l'enseigne semblait avoir été récemment réinstallée. La porte était ouverte, il y entra. Quelques hommes étaient attablés, les uns devant un verre, quelques autres achevant leur rapide repas. Il commanda un épais casse-croûte et une bière et s'installa en attendant. Deux ouvriers entrèrent puis s'assirent à une table voisine.